Documents pour l'histoire du français langue étrangère ou seconde

37 | 2006

Langue(s) et religion(s) : une relation complexe dans l'enseignement du français hors de France XVI^e-XX^e siècle

Connotations religieuses dans les méthodes d'apprentissage du français dans les Pays-Bas septentrionaux (XVI^e – XIX^e siècles)

Marie-Christine Kok Escalle et Madeleine Van Strien-Chardonneau

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/dhfles/68>

DOI : 10.4000/dhfles.68

ISSN : 2221-4038

Éditeur

Société Internationale pour l'Histoire du Français Langue Étrangère ou Seconde

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2006

Pagination : 45-74

ISSN : 0992-7654

Référence électronique

Marie-Christine Kok Escalle et Madeleine Van Strien-Chardonneau, « Connotations religieuses dans les méthodes d'apprentissage du français dans les Pays-Bas septentrionaux (XVI^e – XIX^e siècles) », *Documents pour l'histoire du français langue étrangère ou seconde* [En ligne], 37 | 2006, mis en ligne le 20 novembre 2014, consulté le 27 mai 2021. URL : <http://journals.openedition.org/dhfles/68> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/dhfles.68>

**Connotations religieuses
dans les méthodes
d'apprentissage du français
dans les Pays-Bas
septentrionaux
(XVI^e – XIX^e siècles)**

Marie-Christine Kok Escalle
Universiteit Utrecht
Madeleine van Strien-Chardonneau
Universiteit Leiden

Cette étude qui s'appuie sur un vaste corpus de manuels utilisés pour l'enseignement du français dans les Pays-Bas septentrionaux, y relève les manifestations formelles du religieux ; en analysant les contenus, elle essaie de caractériser les regards portés sur les institutions et pratiques religieuses. La forte présence du religieux révèle qu'il s'agit là d'un élément essentiel de la vie de l'individu et donc de la formation de l'apprenant. On y décèle également une image de la réalité socio-religieuse néerlandaise, caractérisée par le multiconfessionnalisme. Par le biais de la leçon de français langue étrangère, l'apprenant pourra développer un comportement conforme à l'ordre social du monde dans lequel il vit et qui s'appuie sur une morale religieuse explicite.

This paper, based on a selection of course books and texts used for the teaching of French in the Netherlands, first gives an overview of the evidence of matters pertaining to religion and in a subsequent analysis attempts to distinguish the various attitudes towards religious institutions and practices. This attests the importance of religion in the lives of individuals and consequently in those of language learners. Through the French lessons learners are invited to develop a behaviour

corresponding with the prevailing social order, based on explicit religious values, in a society characterized by multiconfessionalism.

Dans le cadre d'un projet plus large concernant le maître de français dans les Pays-Bas septentrionaux, sa formation, ses élèves, ses manuels, nous présentons ici les marques du religieux que l'on peut déceler dans les méthodes d'apprentissage du français langue étrangère. Nous avons bien conscience que notre corpus qui comprend des dialogues, utilisés pour la pratique de la conversation, des grammaires, des méthodes et des recueils de textes choisis destinés à la lecture et à la traduction devra aussi être replacé dans son contexte social de fonctionnement et d'utilisation : quelle réalité reflète-t-il, une réalité contemporaine ou une réalité du passé ? Quel est le public visé ? Quels sont les présupposés idéologiques de ces ouvrages ?

Ces questions devront être approfondies, mais dans une première approche, nous ferons tout d'abord un inventaire des manifestations formelles du religieux dans nos manuels. Dans un deuxième temps nous analyserons les contenus véhiculés par ces formes. Enfin nous tenterons de caractériser les regards portés sur les institutions et les pratiques religieuses, au cœur de nos ouvrages, les supports didactiques étant des supports éducatifs.

Manifestations du religieux dans les manuels

Dans une première approche superficielle des documents, c'est dans le lexique que le religieux apparaît, tout simplement parce qu'il fait partie de la réalité quotidienne. On fait référence à Dieu dans le langage courant ; on mentionne les rituels religieux dans la description des pratiques qui sont celles de la vie de tous les jours ; enfin on donne à lire des [extraits de] textes religieux, soulignant ainsi leur utilisation dans la vie quotidienne d'une part, leur ancrage dans les mentalités et dans les pratiques éducatives d'autre part.

Les références à Dieu et au contexte de la religion sont présentes aussi bien dans le vocabulaire à apprendre que dans les exemples de grammaire ; on le rencontre dans les nomenclatures et dans les dialogues, dans les textes donnés en exercice de lecture ou de traduction.

On invoque ou on évoque Dieu dans la ponctuation des discours et des récits, avec des « Dieu merci » et des « s'il plaît à Dieu ». Nous le constatons pour toute la période envisagée et dans tous les ouvrages, qu'ils s'adressent à un public scolaire ou à un public d'apprenants plus âgés.

Ainsi les *Colloques* de Gabriel Meurier destinés aux marchands, s'ouvrent sur une liste de formules de politesse pour apprendre « la manière de saluer Gens de toutes qualités », liste dans laquelle Dieu est omniprésent⁵⁵.

Dans les textes du XVII^e siècle s'adressant à des étudiants ou des adultes, le nom de Dieu ponctue toujours la conversation, mais dans certains de ces textes, les formules frisent souvent le stéréotype et touchent à un registre mondain. En revanche, dans *La nouvelle guirlande des jeunes filles* de Zacharias Heyns⁵⁶, ces formules très fréquentes, semblent dépasser de simples habitudes de langage si l'on considère la place importante accordée aux pratiques religieuses dans les dialogues. Le fait que l'ouvrage s'adresse aux jeunes filles n'y est sans doute pas étranger.

Dieu est aussi très présent dans les exemples grammaticaux et ceci du XVI^e au XIX^e siècle. A titre d'illustration, voici quelques exemples tirés d'ouvrages du XIX^e siècle : Baudet⁵⁷, introduisant le verbe passif, souligne : « remarquez que, quand le mot Dieu est régime d'un verbe passif, il doit être à l'ablatif ainsi on doit dire, les méchants seront punis *de Dieu*, et non pas *par Dieu* ». On retrouve des situations comparables dans un ouvrage du même type de G.A. Burnier⁵⁸, dans

⁵⁵ « Dieu vous doint bon repos, bon vent, bon conseil [etc]. mon Père, grand-père, amy [etc] »; « Nostre Seigneur vous doinst paix, desir de bien faire, prospérité, consolation [etc.] Ma mère, grand-mère, sœur etc. »; « Nostre Seigneur prospere, sauve, augmente, garde, conserve [etc.] vostre Excellence, tres illustre Seigneurie, gentille, vertueuse, honorable personne [etc.] » in G. Meurier, *Colloques, ou Nouvelle invention de propos familiers : non moins utiles que tres necessaires, pour facilement apprendre françois & flameng[...]*, Anvers : Christofle Plantin, 1557.

⁵⁶ Z. Heyns, *La nouvelle guirlande des jeunes filles*, contenant plusieurs devis feminins et discours plaisants... pour bien apprendre à parler la langue françoise [...], Delft : A. van Heusden, 1653.

⁵⁷ P.J. Baudet, *Principes abrégés de la langue française ou Eléments de grammaire à l'usage des jeunes gens Hollandais*, Deventer : De Lange, 1810.

⁵⁸ G.A. Burnier, *Premiers éléments de la grammaire française*, à l'usage des écoles, 4^e éd. revue et augmentée par C.H. Westbroek, Schoonhoven : S. & W.N. van Nooten, 1871. Avant-propos de G.A.B. signé La Haye, octobre 1853.

lequel tous les exemples de grammaire réfèrent au religieux ; pour expliquer ce qu'est le participe passé, présent ou ce qu'est la conjonction, on a recours à Dieu (ou à des notions religieuses) :

- Que faut-il remarquer sur le verbe *bénir*? Le verbe *bénir* a deux participes passés : *bénit* féminin *bénite*, qui signifie consacré par ne cérémonie religieuse ; et *béni* féminin *bénie*, dans toutes les autres significations de ce verbe ; [...]
- Le corps est mortel, *mais* l'âme est immortelle.
- Je ne sors pas, *parce que* (*lorsque, si, quand, car*) il pleut. Dieu est bon *et* puissant (p. 34, p. 62, p. 68).

Le lexique du religieux est donc formellement très présent dans les textes, avec, cependant, une connotation différente selon que l'on est dans le banal de la vie aux XVI^e et XVII^e siècles, dans laquelle le religieux fait partie en quelque sorte du décor, ou que l'on se trouve dans le contexte du XIX^e siècle où le religieux modalise la vie dans son essence. On retrouve cette même différence en ce qui concerne les rituels qui, rythmant les pratiques quotidiennes, sont mentionnés dans les ouvrages. En effet, les manuels d'une part reflètent les pratiques religieuses quotidiennes et dominicales, soulignant l'inscription de la société dont fait partie l'apprenant dans un monde chrétien, d'autre part, ils appellent à l'apprenant, surtout lorsqu'il s'agit d'enfants et de jeunes filles, mais pas seulement, qu'ils doivent se comporter en bons chrétiens et ne pas oublier ces pratiques. Le calendrier religieux, les fêtes religieuses ponctuent la vie sociale et la vie individuelle, à en croire le lexique, dans lequel « les jours fériés » ou « les vacances » renvoient aux fêtes religieuses, et les textes d'exercices, comme ceux intitulés « les Saint-Jean », « Un baptême à la campagne » de Jules Sandeau⁵⁹. Les habitudes que sont les rituels chrétiens sont partout mentionnées, dans les dialogues de Mauger⁶⁰, de Piélat⁶¹, de Parival⁶².

On doit faire la prière, le matin, le soir et avant et après le repas. Ainsi lit-on dans Parival :

⁵⁹ In F.L. Faisely, *Exercices de lecture et de conversation*, [...], 2^e série, 2^e éd., Nimègue : Blomhert & Timmerman Libraires-Editeurs, 1877, p. 58 et 106.

⁶⁰ C. Mauger, *Les dialogues françois et flamends*, Maestricht : L. Bertus, 1744.

⁶¹ B. Piélat, *L'anti-grammaire, of D'oude spraek-konst verworpen*, Amsterdam : bij de wed. van Joann. Janssonius van Waesberge, en Soonen, 1681.

⁶² J.N. de Parival, *Dialogues françois*, Lens : [s.n.], 1709.

je me suis levé à quatre heures, après avoir prié dieu, m'estre lavé les mains, les yeux, & tout le visage, & rincé la bouche, je suis sorti par la porte blanche, & rentré par celle d'Utrecht (*Dialogues françois*, 1709, p. 19).

Et lorsqu'on passe à table :

- Mettons-nous à table, car j'ai fort grand appétit.
- Monsieur vous mangez sans avoir prié Dieu.
- Pardonnez-moi, je l'ai oublié, je vous rend [sic] grâces de votre avertissement (*Ibid.*, p. 56) .

Dans la *Correcte Instruccion et vraye Prononciation de la langue françoise & Flamande* de Nathanaël Duez⁶³, on trouve outre l'injonction à prier, le texte même de la prière :

- Monsieur l'hôte, dites les grâces s'il vous plaît.
- Loué soit o Dieu très bénin qui nous donne à manger & à boire, veuille du céleste pain paître nos âmes en ta gloire, Amen (p. 137).

Pour la prière du soir, une formule rimée, facile à mémoriser, clôt le dernier dialogue « En allanct au lict », de *La Guirlande des jeunes filles* de Gabriel Meurier⁶⁴ : « Pour obtenir du Seigneur grâce & remission, prier convient sans intermission », et dans certains ouvrages, comme *La vraye introduction à la langue françoise* de Thomas La Grue⁶⁵, certaines précisions indiquent le contexte protestant :

- Je veus encor lire un chapitre de la Bible. Je ne me couche jamais, sans y eu lisé un auparavant.
- C'est fort bien fait. Lisez en tous les jours un ou deux. Vous ne sçauriez lire en meilleur livre.
- C'est le Roy de tous les livres par ce qu'il nous enseigne le chemin de paradis (p. 177-178).

⁶³ N. Duez, *Correcte Instruccion et vraye Prononciation de la langue françoise & Flamande*, Nymègue : A. Alberts, [s.d.].

⁶⁴ G. Meurier, *La Guirlande des jeunes filles, en françois et flamen* [...] revue et de plusieurs sentences illustrée par le même. Anvers : J. Waesberghe, 1587.

⁶⁵ T. La Grue, *La vraye introduction à la langue françoise*, avec quatre dialogues françois et flamans [...], Amsterdam : S. Imbrechts, 1669.

Si ces pratiques sont décrites le plus souvent comme des habitudes quotidiennes, elles font parfois, dans la mesure où elles ne seraient pas suivies, l'objet de prescription, comme on peut le voir dans Parival⁶⁶ ainsi que chez Nathanaël Duez, dans un fragment de dialogue qui ne manque pas d'humour :

- Mais Monsieur, il ne s'iee pas bien à un chrétien de sortir du logis avant que d'avoir prié Dieu.
- Oui, qui va à guerre, c'est autre chose de moi.
- Pourquoi cela ?
- Parce que je n'ai aucun ennemi que je sçache.
- N'avons-nous pas continuellement à batailler contre le Monde, la chair, & le Diable ?
- C'est une autre paire de manches.
- Monsieur, la crainte de Dieu est bonne en tout lieu.
- Vous avez raison.
- Faites donc votre prière, & puis nous en irons.
- Je n'y pensois assurément pas, je vous remercie de vôtre bon avertissement.
- Vous l'avez faite bien courte, courte messe & long diner.
- Oui, peu & bon, c'est la devise des bons compagnons (p. 66)⁶⁷.

Outre la prière domestique, la pratique dominicale apparaît également dans les dialogues, et parfois dans sa diversité : on y rencontre ceux qui vont à l'église deux fois le dimanche et ceux qui trouvent qu'une fois suffit : « Je suis venu vous demander s'il vous plaît de venir à l'Eglise avec moi. – Nous y avons été ce matin, c'est assez » (Parival, 1709 dialogue X, p. 57). Dans *La nouvelle guirlande* de Zacharias Heyns, deux dialogues le huitième, « D'ouir soigneusement la predication » et le neuvième, « Qu'il faut préférer le service de Dieu à toute autre chose » insistent sur la nécessité d'aller au prêche, mais révèlent aussi que cette pratique n'est pas toujours bien observée :

⁶⁶ J.N. De Parival, *op. cit.*, dialogue XIII, p. 66 : « Bien, Monsieur, je vous obéirai & je m'en vai à la cuisine déjeuner, pendant que vous écrirez. – Va-t-en plus tôt, prier Dieu et le sers avec plus de zèle que tu n'as fait parci devant. Cherche son Roiaume, & le reste te sera ajouté ».

⁶⁷ On trouve le même texte dans T. La Grue, *op. cit.*, (p. 68-69) à deux variantes près : « Oui qui va à guerre, c'est un autre fait de moy » et : « faites donc vos prières ».

T. Pourquoi n'avez-vous esté à la prédication d'aujourd'huy ?
 V. J'estoye empesché à escrire des lettres.
 T. Ne pouviez vous differer vostre affaire ?
 V. La haste qu'avoit le messenger de partir me pressoit. [...]
 V. [...] Mais dites moy, je vous prie ? y a il eu grande assemblée ?
 T. Non, pas fort grande au pris de coustume.
 V. D'où vient cela ?
 T. Sçavez-vous pas que le peuple est maintenant empeché es vendanges ?

On constate donc une certaine prise de distance par rapport à la prescription dans ce texte très moralisant écrit pour des jeunes filles ; face à la technique de persuasion, finalement efficace, celles-ci réagissent et manifestent leur aptitude à réfléchir, à discuter des pratiques religieuses qui font partie de leur vie quotidienne.

Les allusions à la fréquentation de l'église, à la foule qui s'y presse, au sermon du pasteur, sont récurrentes dans les manuels du XIX^e ; on y consacre des chapitres du lexique et des dialogues, comme dans les *Causeries enfantines* (1869) de Verenet⁶⁸ :

- As-tu été à l'église dimanche ?
 - Sans doute, je n'y manque jamais.
 - Y avait-il beaucoup de monde ?
 - Enormément ; le temple était comble ; j'ai trouvé à peine de la place sur la galerie.
 [...]
 - Le ministre a-t-il bien prêché ?
 - Oh! Très bien. Notre pasteur qui est un bon orateur, nous a fait un bon sermon.
 - Quel texte a-t-il choisi ?
 - Il a pris pour texte quelques versets de l'Evangile selon Saint Matthieu.
 - De sorte qu'on a écouté avec beaucoup de recueillement ?
 - Sans doute ; moi aussi, je suis sorti de l'église très édifié (p. 33).

⁶⁸ G. Verenet, *Causeries enfantines* à l'usage de la conversation française, ouvrage rédigé en faveur des élèves hollandais, 2^e éd. , Utrecht : librairie de C. Van der Post Jr, 1869.

Ce thème revient dans les leçons ultérieures du manuel en utilisant un niveau de langue plus complexe, comme par exemple :

L'église était pleine de monde ; il y avait des dames en grande toilette d'été. [...]
Notre pasteur a fait un très beau sermon que tout le monde a écouté avec la plus grande édification (p. 67-68).

Dans le contexte scolaire, on retrouve les mêmes types de pratiques ritualisées. A l'école primaire on fait la prière avant de commencer les cours : « à huit heures on a sonné la cloche de rentrée ; nous avons chanté un cantique et fait notre prière », lit-on dans Vérenet (*op. cit.*, 1869, p. 48). Casquet⁶⁹ s'adressant à ses élèves leur indique « que nos heures de leçon commencent chaque fois par la prière, et qu'elles se terminent par des actions de grâces ». Cazelles⁷⁰ adresse, dans le dialogue sur l'école, une réprimande à l'enfant qui arrive en retard, « la prière est déjà faite »⁷¹.

Outre ces références variées aux rituels, nos manuels insèrent également des textes religieux. Dans les manuels du XVII^e siècle, la référence à la Bible est si naturelle⁷² que pour un sujet aussi banal que de savoir comment se débarrasser d'une poussière dans l'oeil, on fait référence, dans le dialogue seizième, « De la tendresse de l'œil », de *La nouvelle guirlande des jeunes filles* (1653) de Zacharias Heyns, à

⁶⁹ J. Ebrard du Casquet, *Entretiens du maître avec ses écoliers*, Dordrecht : aux dépens de Morks, 1792.

⁷⁰ C. Cazelles, *Nouvelle méthode familière pour l'usage de ceux qui veulent apprendre la langue française*, 9^e éd., Utrecht : [s.n.], 1809, p. 138; 20^e éd. rev. et augm. par D. Sluijter, Amsterdam : Otto, 1854, p. 121.

⁷¹ Cette pratique était courante au XVII^e siècle dans les écoles dites françaises. Cf. N.L. Dodde, C. Esseboom, « Instruction and Education in French schools : A reconnaissance in the Northern Netherlands 1550-1700 », in De Clercq, Lioce, Swiggers, *Grammaire et enseignement du français, 1500-1700*, Leuven, Paris, Sterling, Virginia : Peeters, 2000, p. 50.

⁷² Voir aussi B. Piélat, *op. cit.* : « Quel livre lises vous ? – Point d'autre que la Bible (p. 25) ; Il faut lire l'Ecriture Sainte en français. – Je porte toujours à l'Eglise un nouveau Testament françois (p. 26). Ou avez-vous mis ma Bible ? Allez la quérir & lisez un chapitre devans moy » (p. 42).

l'Ancien Testament, avec la citation du verset approprié⁷³. On ne se contente pas cependant de citer le texte biblique mais on réfléchit aussi sur son contenu, comme en témoigne le fragment du dialogue huitième du même ouvrage, entre Rachel et Sara, intitulé « D'ouïr soigneusement la prédication » ; Rachel interroge Sara sur le thème du prêche que le docteur N. a emprunté à l'épître de St. Paul aux Ephésiens (IV, 1-3), et vérifie que Sara a bien compris en lui demandant certaines précisions.

- R. Vous avez escouté bien soigneusement.
- S. Comme de raison.
- R. Et pourquoy je vous prie ?
- S. Afin d'apprendre à servir Dieu selon sa volonté.
- R. Ne respondes vous autre chose ?
- S. Que repondroy-je, je ne sçay rien davantage.
- R. N'est-ce pas aussi, afin que nous vivions sobrement & justement ?
- S. Déclarez moy ces deux adverbess, je vous prie.
- R. Sobrement, c'est à dire avec esgard justement, c'est à dire en Justice & droicture : en sorte que nous rendions à chacun le sien : ainsi se fait que sobrement se rapporte à la vie d'un chascun en particulier, & justement à la charité que nous devons à nostre prochain.
- S. Mais escoutez Rachel m'amie, le service de Dieu ne comprend il pas tout cela ?
- R. Si fait vostre opinion est bonne : mai j'ay voulu esprouver si vous entendiez bien vostre réponse.
- S. Vous avez bien fait : car on ne sçauroit trop parler de ce qui appertient à la pure & droite intelligence de la parole de Dieu [...].

On est bien ici dans un milieu d'éducation protestante, où la Bible occupe une place centrale⁷⁴, comme c'est aussi le cas avec Casquet, maître d'école à Dordrecht, haut lieu d'un certain protestantisme

⁷³ « O[r]iane. Dieu approuva cela, quand en parlant de la charité qu'il nous porte, il dit ainsi en Zacharie chapitre second, qui vous touche, il touche la prunelle de mon œil. – P[er]onelle. O la grande bonté de Dieu, qui nous a si chers ».

⁷⁴ Cf. W. Frijhoff, « The Confessions and the Book in the Dutch Republic », in *Früneuzeitliche Bildungsgeschichte der Reformierten in konfessionsvergleichender Perspektive. Schulwesen, Lesekultur und Wissenschaft* (éds H. Schilling, S. Ehrenpreis), Berlin : Duncker & Humblot, 2007, p. 205.

orthodoxe⁷⁵. Dans ses *Entretiens* (1792), Casquet donne le texte de « la Prière à réciter avant l'école et l'Action de Graces à l'issue de l'école », prières qu'il a composées lui-même et que les élèves doivent apprendre par cœur. Ceci souligne le caractère particulièrement religieux que Casquet attribue à sa profession ; il présente la tâche du maître comme une vocation, celle « d'instruire et de former l'esprit de la jeunesse, en plusieurs sciences, et son cœur en l'amour de la religion et de la vertu ». Il en fait une « affaire purement spirituelle », et s'applique à « travailler, en serviteur fidèle, à l'avancement de la glorification de Dieu et du bien public ».

Un autre maître de langues, P. Marin, réédité tout au long des XVIII^e et XIX^e siècles, semble en revanche personnellement moins engagé ; il insère cependant des prières standard en tête de sa méthode, mais n'y revient guère par la suite, sauf en ce qui concerne les Psaumes. En effet, apprendre les Psaumes semble bien faire partie de l'éducation scolaire⁷⁶ si l'on en croit le 8^e dialogue de la *Méthode familière* de Marin⁷⁷ (p. 88-91) qui met en scène une mère et sa fille. A la mère qui demande « Avez-vous prié le bon Dieu ? » et concernant les leçons apprises, « Combien de psaumes savez-vous ? », la jeune fille répond par l'affirmative et indique qu'elle connaît dix psaumes. Si elle précise avoir appris sa leçon, elle apprend aussi à broder et à dessiner à l'école. Ce dialogue n'est pas sans rappeler un de Piélat⁷⁸, dans lequel la mère recommande à sa fille, comme il se doit, de prier Dieu avant de penser à déjeuner ; une fois à l'école, la jeune fille demande à sa maîtresse la permission d'étudier un psaume avant l'arrivée de ses camarades, puis de le lui faire réciter⁷⁹. Ailleurs, dans le dialogue V de la *Nouvelle*

⁷⁵ Les canons de Dordrecht (1619), issus du synode tenu en cette ville en 1618-1619, s'opposent aux thèses des remonstrants ou arminiens pour affirmer que Dieu donne la foi à ceux qu'il a élus auparavant.

⁷⁶ Au XVI^e siècle, l'école française utilise le livre de Psaumes pour apprendre les prières chantées à l'église wallonne dans les Pays-Bas septentrionaux. Cf. N.L. Dodde, C. Esseboom, art. cit., p. 43-46.

⁷⁷ P. Marin, *Méthode familière pour ceux qui commencent à s'exercer dans la langue française...*, 13^e druk, Zwolle : de veduwe Clement, 14^e éd., 1793, p. 88-91.

⁷⁸ B. Piélat, *op. cit.*, dialogue XXXI, « D'une fille avec sa mère, & sa Maistresse ».

⁷⁹ « - Ca prenés vostre place & commencés à travailler. - Ma Maistresse, j'aymerois mieux étudier quelque verset d'un Pseaume, en attendant l'arrivée de mes camarades. - Faites ce que vous voudrés, pourveu que vous ne soyés point oiseuse. - Vous plaist il me faire reciter ce que je viens d'apprendre ? - Oui recités

metode ... de Marin⁸⁰ (1712), le psaume apparaît comme monnaie d'échange entre la demande d'une fille qui veut une robe neuve et la réponse de la mère : la fille obtiendra la robe si elle connaît bien le psaume ; la scène symbolise l'application de l'élève à bien apprendre ses leçons. Cette marque religieuse relativement neutre pourrait expliquer que les ouvrages de Marin aient survécu pendant des décennies. Les nombreux ouvrages scolaires du XIX^e siècle comportent en revanche des textes écrits ostensiblement pour l'édification, fondés sur une morale religieuse très directement liée au protestantisme.

Certains textes proposés comme lecture sont de véritables « odes » religieuses. Des textes d'auteurs comme Drelincourt, les « Prière du matin », « prière du soir » que l'on trouve dans les *Fleurs de poésie française* (1830) d'Engelberts Gerrits⁸¹ sont manifestement hors de portée des enfants auxquels on prétend s'adresser :

Prière du matin

Je t'invoque, Seigneur! En ouvrant la paupière :
Fais-moi, dès le matin, ressentir ta bonté,
Fléchis, par ton esprit, ma dure volonté ; Et verse dans mon
cœur ta divine lumière.
Qu'au milieu des dangers de ma triste carrière,
Soutenu par ta main, je marche en sûreté ;
Et qu'enfin par ta grâce, et par ta vérité
J'arrive en ton repos, à mon heure dernière.
Je suis à ta justice un objet odieux ;
Mais, mon Dieu! Lave-moi dans le sang précieux
Que, pour moi, ton saint fils versa sur le Calvaire.
Que sans craindre la mort, ni son noir appareil

le. Voilà qui va bien. - Ecrivés maintenant quelques lignes de vostre Exemplaire. [...] - Madame, vous plaist il que nous chantions un Pseaume ? - C'est encore trop tost. Je vous le dirai bien, quand il sera temps. Pensés seulement à ce que vous avés à faire. - Chantés maintenant toutes ensemble, mais n'allés point trop viste, de peur que vous ne perdiés le veritable ton » (p. 186-189).

⁸⁰ P. Marin, *Nouvelle metode [sic] pour apprendre les principes & l'usage des langues françoise et hollandoise. Nieuwe Fransche en nederduitsche Spraakwijze, vermeerderd met een uitvoerige Syntaxis, of Woorden-schikking, [...]*, 8^e druk, Amsterdam : Hendrik van Ryl, 1712.

⁸¹ G. Engelberts Gerrits, *Fleurs de poésie française des 17^e, 18^e et 19^e siècles* propres à orner l'esprit et le cœur de mes jeunes compatriotes, Amsterdam : Portielje, 1830.

J'entre, au sortir du jour qui luit sur l'hémisphère,
 Dans le jour où les saints n'ont que toi pour soleil.
 Drelincourt (p. 244-245)

Le mode poétique semble propice à l'édification des enfants car à la même période et de façon comparable, c'est-à-dire avec un langage fort peu approprié au public visé - de tout jeunes enfants - , le recueil de petits poèmes à l'usage de l'enfance qui se présente dans un format de poche, est une traduction française de poèmes de Jér. Van Alphen, par Aug. Clavareau⁸². Dans ces poèmes aux titres éloquents, « l'amour filial », « la vraie richesse », « la piété », « une jeunesse pieuse procure une heureuse vieillesse », « la bonté de Dieu », « la sagesse de Dieu », on invoque « Jésus » (p. 33-34), « l'ami des enfans, [...] O fils de Dieu, sois notre appui » et l'on remet sa vie entre les mains de « Dieu puissant [...] roi des cieux » (p. 74), dans le « chant du matin » et le « chant du soir » (p. 73-77), véritables prières de reconnaissance envers Dieu et de jubilation (« voila le sort le plus heureux » p. 77).

On constate une évolution au cours de la période étudiée. Le Livre par excellence, la Bible, est mentionné dans les dialogues du XVI^e au XVIII^e siècle comme le texte de référence pour l'apport religieux dans l'éducation ; on n'oublie pas non plus son utilité pour apprendre la langue étrangère. Au XIX^e siècle, même si la référence à la Bible perdure, on rencontre surtout des textes édifiants, écrits spécialement pour les écoliers et dans lesquels domine l'aspect de formation morale.

Savoirs sur Dieu et implications morales

Les textes de nos ouvrages, que ce soit dans le lexique, dans les dialogues ou dans les divers textes et récits proposés, véhiculent des savoirs sur Dieu et sa création, mais expliquent aussi comment ces savoirs sont au cœur du fonctionnement de la morale sociale.

L'apprentissage du lexique commence la plupart du temps par des concepts renvoyant à la création du monde attribuée à la main divine. En effet, « Du ciel & de la terre » constitue dans la *Nouvelle metode* de Marin (1712) le premier chapitre des substantifs avec en tête

⁸² *Petits poèmes à l'usage de l'enfance*, traduits de J. Van Alphen, par Aug. Clavareau, nouvelle édition revue et corrigée, Utrecht : J.G. van Tervén, 1835.

« La Saint-Trinité, Nôtre Dieu, Nôtre Sauveur, Le bon Dieu, le Saint-Esprit, le Créateur, la Créature » (p. 15). C'est ce que l'on constate également dans les manuels antérieurs, où les nomenclatures et listes de vocabulaire commencent le plus souvent par « De Dieu » et « Des Jours saints ». Dans le dialogue sur le monde, à la question « qu'est-ce que le monde ? » Cazelles (éd. 1809, p. 178 ; éd 1854, p. 151), répond : « C'est l'assemblage de tous les corps que Dieu a créés. [...] » ; et dans le dialogue sur les sciences, qui porte en fait sur la création, à la question de savoir quelles sont les connaissances les plus nécessaires à l'homme, on répond : « premièrement celle de lui-même. Secondement, celle de Dieu, comme son créateur. Troisièmement, celle des créatures qui ont des relations avec lui, - en vertu du plan de la création » (éd. 1854, p. 140) ; même dans le 15^e dialogue (éd. 1854) qui porte sur les arts et les sciences, on réfère à la théologie, « la métaphysique ou la science de Dieu, du monde et de l'âme humaine » (p. 146) et à l'histoire sacrée qui « est celle de la religion » (p. 147). Notons certaines différences entre les lexiques : certains semblent avoir des connotations catholiques plus marquées, mais il est difficile de repérer avec certitude les caractéristiques protestantes et catholiques de ces textes, étant donné l'évolution des pratiques au cours des siècles et donc du vocabulaire. Il faut donc rester prudent et tenir compte du lieu et de la période de production ainsi que du public visé⁸³.

La figure de Dieu créateur de l'univers est donc présente, et de différentes manières, dans les ouvrages. Chez Mauger, dont les dialogues témoignent d'un ton plus mondain que religieux et où l'on réfère plus volontiers à des ouvrages philosophiques qu'à la Bible⁸⁴, cette figure divine est par contre bien présente dans les divers exemples de la partie grammaticale⁸⁵. Mais, dans l'ensemble des manuels antérieurs au XIX^e siècle, on ne trouve pas de dialogues consacrés à ce

⁸³ A titre de comparaison, voici la liste proposée par T. La Grue (1669) : De Dieu : S. Esprit, Créateur, Rédempteur, Sauveur, Iesu Christ, Ange, Apostre ; Des Jours Saints : Pasques, Ascension, Pentecoste, Noël, Quaresme, Tous Saints. A cette liste, Claude Mauger ajoute des termes tels que la Vierge, archange, chérubin, séraphin et pour les fêtes religieuses, la Saint-Marc, la Saint-Jean, la Saint-Pierre, la Saint-Mathieu, la Saint-Luc.

⁸⁴ Entre autres, les ouvrages du cartésien Antoine Le Grand (1629-1699).

⁸⁵ Dans la rubrique « pronoms » : « Nous devons nôtre vie après Dieu à nos parens... » (C. Mauger, *op. cit.*, p. 20).

sujet, peut-être parce qu'il s'agit d'une évidence pour les apprenants, qui sont censés déjà connaître ces vérités.

Au XIX^e siècle en revanche, apparaissent, dans la *Méthode familière* de Cazelles (1854), deux dialogues (13^e et 14^e) qui n'existent pas dans l'édition de 1809 : l'un « sur Dieu » et l'autre « sur la religion » :

- Qu'est-ce que Dieu ?
- C'est l'Être suprême et souverainement parfait.
- Un Esprit en qui toutes les perfections se trouvent réunies et portées au plus haut degré.
- Qu'entendez-vous par le mot Esprit ?
- Que Dieu joint à une parfaite simplicité les attributs de l'intelligence et de la volonté, - tels qu'ils conviennent à son essence infinie.
- Que résulte-t-il de là ?
- Que Dieu connaît tout de la manière la plus parfaite. [...]
- A quoi nous sert-il de savoir tout cela ?
- Quand nous réfléchissons à toutes les perfections de Dieu, nous nous sentons pénétrés du plus grand respect pour cet Être adorable. [...]
- L'idée de la toute-présence de Dieu a-t-elle quelque influence particulière sur notre conduite ?
- Elle est un frein des plus puissants, pour nous détourner de toutes les actions honteuses et criminelles. [...]
- Quel fruit retirez-vous de l'idée de la miséricorde divine ?
- Elle m'apprend que Dieu veut mon bonheur, et qu'il aura pitié de moi, si j'ai le malheur de l'offenser, - pourvu seulement que je reconnaisse mes fautes, et que je m'en corrige [...] (p. 141-143).

La subordination de l'homme à Dieu apparaît comme un refrain, même dans des ouvrages pour enfants et le souci de faire de cette instance divine un bien communément partagé et naturellement acceptable se manifeste dans les nombreux textes qui traitent de l'existence de Dieu. Ainsi, une poésie de Rotrou intitulée « Dieu », pose le rapport évident de soumission des « mortels » à Dieu « qui du néant a tiré l'univers » ; Dieu « est maître de tout, comme il en est la source », et il est en cela « la félicité » des mortels (Engelberts Gerrits, *Fleurs de poésie* 1830, p. 14). A côté de propos explicatifs et assez complexes sur l'existence de Dieu, on en trouve de tout simples, comme « Dieu nous exauce ; il est si

bon » (*Petits poèmes pour l'enfance*, Utrecht 1835, p. 53), ou encore « De Dieu quelle est donc la sagesse ! Tout est bien gardé par ses soins » (p. 54). Ces affirmations qui relèvent du performatif doivent avoir un effet rassurant dans l'éducation des tout-petits.

Dans ces ouvrages d'apprentissage de la langue française, l'apprenant est considéré comme croyant et comme chrétien : l'attitude du chrétien fait l'objet d'affirmations qui passent souvent dans les exemples de grammaire. Ainsi, Mauger, dans sa liste d'exemples pour les pronoms, assure : « il faut tenir le chemin que Jesus Christ nous a fraié » et prescrit la pratique de la charité « Voilà trois pauvres femmes : il faut que je donne à chacune quelque chose » (1744, p. 26) et sous la rubrique des adverbes : « Qui vit charnellement, ne peut vivre longtemps » (p. 85). Et quelque cent ans plus tard, Baudet utilise le même registre pour les exemples grammaticaux : « Il faut attendre tout de Dieu, et ne rien attendre de soi-même », à propos de la nécessité de répéter le verbe ; ou « Le fils de Dieu est venu pour racheter les hommes, et pour détruire l'empire du démon », pour illustrer la « répétition de la préposition avant les mots qui signifient des choses tout à fait différentes » (p. 317). Les exemples de la fin du siècle témoignent peut-être d'une vision plus douce, plus sensible : « Dieu nous a créés pour le connaître et pour l'aimer / Dieu nous a créés pour le connaître et l'aimer », est l'exemple choisi pour illustrer la répétition ou non d'une préposition, affirmation qui semble ponctuer la fin de la *Nouvelle grammaire française*⁸⁶.

Ces savoirs religieux ont aussi une portée morale et sociale. On trouve en effet des préceptes moraux, des règles de conduite qui s'enracinent dans l'éthique chrétienne et s'adressent à tout un chacun, d'autres qui sont des consignes en quelque sorte sexuées et qui correspondent à une certaine image du féminin et du masculin et des comportements attendus de la part de l'un et l'autre sexe. La leçon morale peut se glisser, on l'a vu ci-dessus, dans des exemples de grammaire qui se prêtent bien à la formulation de préceptes, tel que celui-ci, rajouté par Parival dans la seconde édition de ses dialogues : « La pauvreté se peut cacher, l'ambition jamais. Tout se corrompt » (1709, p. 130). Ou bien, on la trouve au détour d'un dialogue aux fins

⁸⁶ Dubois, *Nouvelle grammaire française à l'usage des écoles moyennes et des gymnases* [par Dubois, professeur de langue et de littérature françaises (pseudonyme de H. Heynen)], 2^e année, 14^e éd., Bois-le-Duc : Robijns & Cie, 1897, p. 108.

essentiellement pratiques comme celui sur le lever, le coucher et les habits de Thomas La Grue. Des remarques sur la qualité des étoffes et le prix des vêtements, on en arrive à des considérations sur la vanité de l'attachement aux choses terrestres :

- On honore communement, ceux qui ont beaux habillements,
& beaucoup d'argent.
- C'est la corruption du siècle ou nous vivons.
- Le monde est tout renversé & va toujours en empirant.
- Voilà comme va le monde (Dialogue premier, p. 79).

Par contre, Zacharias Heyns consacre tout le dialogue treize de *La nouvelle guirlande des jeunes filles* au thème « Ne rendre mal pour mal », mettant concrètement en scène la leçon ; les deux jeunes interlocutrices réfléchissent sur le précepte en s'appuyant sur les textes saints et il s'agit ensuite de transmettre le message à autrui.

Si dans cet ouvrage spécialement destiné aux jeunes filles, la leçon a une portée générale, fort souvent, on trouve dans ce type de manuels, de nombreux préceptes et consignes destinés à développer des vertus spécifiquement féminines, comme en témoigne ce fragment de texte lu à haute voix par l'une des jeunes filles que Gabriel Meurier met en scène dans sa *Guirlande des jeunes filles* :

- B. Les vrais ornemens qui plus décorent & anoblissent l'esprit de la jeune fille généreuse & bien née, sont pudicité, virginité, honnesteté, sobriété, humilité, silence ou taciturnité, bonne conversation, bonne fame & renom, belle contenance, & vertueuse occupation.
- C. Voy-là certes une belle sentence (p. 25).

Les dialogues destinés aux filles ou mettant en scène mère et fille, maîtresse et jeunes filles, sont des guides de comportement pour la jeune fille et la femme et prônent application, ponctualité, zèle, piété, discrétion. Ces qualités qu'il leur faut acquérir leur permettront de s'insérer honorablement dans la société, comme l'indique cette mère à sa fille qui part pour l'école : « Dieu vous conduise mon enfant. Faites bien vostre devoir ; vous en recevrez un jour de l'honneur & du profit »⁸⁷.

⁸⁷ B. Piélat, *op. cit.*, p. 186.

En ce qui concerne les (jeunes) hommes, deux thèmes reviennent régulièrement : ne pas trop boire et adopter une attitude réservée quant aux relations avec l'autre sexe. Dans le second dialogue « Du boire et du manger » de N. Duez, on peut lire toute une série de bons conseils dispensés à quelqu'un qui boit trop et le 'sermon' se termine sur une sentence bien frappée : « Malheur à ceux qui offrent la fleur de leur jeunesse au Diable & gardent la lie de leur vieillesse à Dieu » (p. 114). Parival, lui aussi, recommande de ne pas trop boire et en particulier le dimanche, jour du Seigneur. Il met également en scène un jeune homme pieux qui veut aller une seconde fois à l'église l'après-midi du dimanche, mais qui est suspecté d'avoir d'autres projets, moins honorables, ce qui donne lieu à une leçon de morale :

- Ce seroit tres mal fait, si sous prétexte d'aller au prêche, il s'alloit fourer dans un bordel.
- La jeunesse va à yeux clos dans un labirinte d'où elle ne peut sortir, & a bien de la peine de s'en depetrer (ou) retirer⁸⁸.

Le vin et les femmes sont donc les deux tentations qui guettent les jeunes gens et en particulier les étudiants, comme on peut le voir dans le dialogue du « Voyage de France » où l'on recommande de ne pas trop s'intéresser aux dames, bien que leur fréquentation soit utile à l'apprentissage du français, car pour apprendre la langue,

- il faut rechercher la compagnie des hommes sçavans : celle des dames est aussi fort profitable, parce que ce sexe ne demeure pas longtemps muet.
- Il est bien vray, mais il fait perdre beaucoup de temps, & puis il engage à l'amour.
- C'est de quoy il se faut garder, car nous ne voyageons pas pour faire l'amour, mais pour apprendre la manière de vivre⁸⁹.

Il semblerait donc qu'il y ait parfois des hésitations entre les buts linguistiques et l'aspiration à une vie conforme à la morale chrétienne, mais Dieu y veillera comme en témoigne cette pieuse invocation :

⁸⁸ Les variantes linguistiques proposées soulignent que la leçon de langue est étroitement associée à la leçon de morale.

⁸⁹ J.N. de Parival, *Histoires tragiques de nostres temps, arrivées en Hollande et quelques dialogues françois selon le langage du temps*, Leyden : Nicolas Hercules, 1656, p. 106.

Nous avons discoursu de notre voiage, nous avons mis nôtre dessein sur le tapis : il nous reste d'implorer la grace du Saint Esprit qu'il le benisse. Il faut commencer par lui ; à lui seul soit la gloire avec le Pere & le Fils, un seul Dieu en trois personnes. Amen (Parival, 1709, p. 120-121).

A la fin du XVIII^e siècle et au XIX^e siècle, dans le cadre de l'enseignement scolaire, les injonctions sont d'un autre ordre que celles qui s'adressent à des étudiants ou à des apprenants adultes, mais elles visent, elles aussi, à inciter les écoliers à un comportement vertueux. Le bon écolier sera plus tard un bon citoyen. Idée nouvelle par rapport aux siècles précédents : une bonne conduite lui apportera le bonheur individuel et contribuera au bonheur social. Ainsi Casquet (1792, avant-propos) inscrit ses écoliers et son enseignement dans le plan divin, se donnant une vocation spirituelle, pour « apprendre aux jeunes gens la façon de s'y prendre pour être heureux en ce monde et pour devenir bienheureux dans l'éternité, [...] en se rendant agréable à Dieu et utile à la société ». Il précise d'ailleurs que, à l'image de l'amour de Dieu, « la charité [...] est l'unique lien solide de la société ». La référence à Dieu est constante dans les entretiens car « nous devons revenir aujourd'hui aux choses divines après nous être amusé la dernière fois d'une fable et de son sens moral » (p. 31).

La relation personnelle et affective à Dieu est très sensible dans les ouvrages destinés aux jeunes enfants qui réfèrent à un Dieu moral qui commande aux comportements ; l'amour filial tant pour le père que l'on « révère » que pour la mère que l'on « chérit », est le propre de l'enfant « sensible » qui « répare [sa] faute » et « offre à Dieu [son] repentir » (*Petits poèmes pour l'enfance*, 1835, p. 14). Le modèle propose à l'enfant d'être « ami de Dieu », ce qui est considéré comme « la vraie richesse » (p. 16). L'obéissance est le moyen de prouver la piété, car « l'enfant de Dieu, c'est l'enfant sage » (p. 63), et la « confiance en Dieu », affichée comme un remède à tous les maux et une garantie de bien-être est un leitmotiv des textes donnés comme exercice de lecture et de conversation (Faisely, 1873, p. 53).

Ces qualités morales attribuées aux sujets mis en scène dans les textes sont propres à assurer le bonheur de l'individu mais aussi l'harmonie sociale en formant de futurs bons citoyens, comme on peut le voir dans la liste de phrases familières qui clôt les *Principes abrégés*

(1810) de Baudet⁹⁰. La scolarisation et l'éducation chrétienne que celle-ci implique ont pour objectif de préparer l'élève futur citoyen à un comportement moral et social fondé sur la différence et la reconnaissance entre le bien et le mal, source du bonheur individuel et donc de l'harmonie sociale :

L'idée de la miséricorde divine [...] m'apprend que Dieu veut mon bonheur, et qu'il aura pitié de moi, si j'ai le malheur de l'offenser, - pourvu seulement que je reconnaisse mes fautes, et que je m'en corrige (Cazelles, *Méthode familière*, 1854, p. 143).

Pour résumer l'évolution au cours de la période étudiée, on pourrait dire : de l'honneur au bonheur, la conformité au modèle social proposé qui est marqué par l'éthique chrétienne apporterait au XVII^e siècle l'honneur et au XIX^e siècle le bonheur en tant qu'individu et en tant qu'être social. La vertu est érigée en valeur sociale fondamentale, valeur que l'école doit inculquer aux enfants⁹¹.

Institutions et pratiques : réalités et représentations

Si dans les ouvrages pour l'apprentissage du français, les fondements chrétiens du modèle social ne sont pas remis en cause, l'actualisation de ces fondements dans la pratique peut faire l'objet de critiques et de regards ironiques. En outre une réflexion sur, et une mise en perspective de la puissance du christianisme apparaît, tant dans les ouvrages pour écoliers que dans ceux destinés plus spécialement aux adultes, même si les registres sont quelque peu différents.

Avec les Refuges wallon puis huguenot, aussi bien l'offre que la demande de pasteurs se fait sentir, mais la pléthore de ministres du culte provoque une concurrence entre les prétendants aux postes. Parival (1709, p. 55) traite du sujet dans le dialogue XXIII intitulé : « De la promotion, & de la multitude des Etudiants en théologie » :

⁹⁰ Le bonheur de chaque citoyen. / On a donné un livre à chaque disciple. / C'est le devoir de tous les hommes. / Soyez sensible à tous les bienfaits. / N'enviez la fortune de qui que ce soit. / Quel que soit le bonheur des impies. / Quelque riche que vous soyez, ne méprisez personne. / FIN (p. 336-339).

⁹¹ S. Groenveld, *Huisgenoten des geloofs: was de samenleving in de Republiek der Verenigde Nederlanden verzuild ?*, Hilversum : Verloren, 1995.

- Mais Monsieur, qui est-ce qui vous a conseillé d'étudier en théologie ?
- Un de mes oncles, lequel de son vivant étoit Ministre à Harlem, & qui faisoit plus grand état de cette sainte faculté que de toutes les autres.
- Quand vous aurez achevé vos études, pensez-vous être incontinent avancé au Ministère ? veu qu'il y a tant de proposans qu'on ne les peut tous employer ?
- Je le confesse, c'est presque comme parmi les catholiques, où il y a tant de cardinaux, Archevêques, Evêques, Abbez, Moines, Prêtres, & Chapelains, que les revenus de l'Eglise ne suffisent pas pour entretenir tous les Ecclésiastiques.

Dans un certain domaine, le travail du clerc rejoint celui du maître de langue et ce que l'on attend du ministre, c'est d'abord des qualités de prédicateur, conformément à la tradition protestante qui donne une place essentielle au prêche dans le service religieux. Celui-ci étant fait en français, il est aussi l'outil de conservation, de préservation et d'amélioration de la pratique de la langue française, patrimoine linguistique hérité pour les immigrants francophones, ou recherché pour les apprenants de langue étrangère. C'est ainsi que nous lisons dans Desainliens, 1647 :

- [...] Nous irons ouyr le sermon aux Jacobins. - Il ne tiendra pas à moy, car j'ai ouy dire qu'il y a un docteur françois qui preschera aujourd'huy : et croy qu'il y aura grande presse.
- Je le pense bien car il fait de bons sermons. Il me souvient que l'Eglise étoit si pleine de gens, qu'on ne s'y pouvoit remuer, encore qu'elle soit assez grande⁹².

Mauger, souligne lui aussi l'intérêt linguistique du sermon, comme en témoigne la remarque : « Allez-vous au sermon français ? – Oui Monsieur. – Qui est-ce qui prêche ? – C'est un habile homme »⁹³.

⁹² Sainliens, Claude de [pseud. Claudius Holyband], *Vocabulaire françois et flamand* [...], avec un Traicté de la grammaire François. Rouen : François du Bosc, 1647, p. 10-11.

⁹³ C. Mauger, *Grammaire françoise et flamende de Claude Mauger*. Avec les dialogues du même auteur. Augmentez de nouvelles reflexions et modelles de lettres

Parival, dans le dialogue cité plus haut, donne plus de détails, en particulier sur la formation du ministre :

- Or ça, écoutons la parole de Dieu, nous ne sommes pas ici pour deviser : voilà le Ministre qui monte en chaire.
- Monsieur, que vous semble-t-il de ce jeune homme ? a-t-il bien prêché ?
- Fort bien, & avec beaucoup d'éloquence, j'ai pris plaisir à l'entendre ; il deviendra galant homme, & grand prédicateur, si Dieu lui donne une longue vie.
- Je le croi aussi, mais de quel país est-il ? ne le savez-vous pas ?
- Il est de la Franconie, & a étudié longtems à Helmstat : il a été disciple de ce grand Calixte, théologien fort renommé (1709, p. 55).

Ici l'accent est mis sur le savoir théologique du ministre, formé par le grand Calixte théologien fort renommé, là on portera plus d'attention à la leçon morale du sermon : ainsi Marin (1712, p. 222) précise ce qu'il entend par l'habileté du ministre : celui qui prêche à l'église « est un des plus habiles ministres, que nous aions. Il a de beaux talens. Il ne flatte point ; sa morale est des plus sévères ».

Si dans les textes plus anciens, l'important pour un ministre est de savoir bien prêcher, dans les textes du XIX^e siècle, on souligne davantage les qualités humaines et sociales que l'on attend d'un ecclésiastique, comme la générosité matérielle et la charité ; l'exemple « Beau trait d'un évêque de Gap », extrait de lectures édifiantes d'Engelberts Gerrits⁹⁴, met en scène un évêque donnant trois louis à un paysan dans le besoin et montrant ainsi l'importance d'avoir du cœur pour son prochain, un exemple à suivre bien entendu⁹⁵. Mettre en avant les qualités attendues permet d'indiquer par contraste celles que l'on ne rencontre pas. Pourtant, on ne trouve pas de critiques directes sur le comportement du ministre chrétien. Indirectes, elles passent par la figure

pour s'exercer tant en la traduction qu'en la composition. Leyde : Frederik Haaring, 1700, dialogue 26, p. 63.

⁹⁴ G. Engelberts Gerrits (réd. par), *3^e livre de lecture ou choix de plusieurs historiettes amusantes et morales, destinées à faciliter aux commençants l'étude de la langue française, avec la version en hollandais des phrases et des mots*, 6^e éd. rev. et corr., Amsterdam : Portielje, 1859, p. 146-147.

⁹⁵ D'où vient ce texte qui semble plutôt catholique dans un contexte protestant ?

de l'étranger et dénoncent l'imposture, l'avidité, la double morale que l'on prête souvent aux ministres musulmans. Est-ce une façon d'affirmer la valeur du chrétien et du christianisme ? Est-ce, dans la tradition des *Lettres persanes*, une critique des réalités du monde chrétien de l'apprenant et plus particulièrement des représentants du pouvoir religieux ? En effet, le déplacement dans un monde oriental virtuel est une pratique courante, pour, semble-t-il, mieux mettre en évidence des pratiques répréhensibles qui ont lieu dans le monde de l'apprenant. On trouve dans le recueil de fables de Engelberts Gerrits⁹⁶, plusieurs fables avec des titres renvoyant à l'Orient et ayant pour objet la peinture du tartuffe, comme le dit la morale de la fable « le tableau est achevé ; on voit le tartufe⁹⁷ ». Ainsi sous le couvert de la peinture de l'étranger, de l'image de l'autre, on peut avancer une critique des pratiques réelles qui sont en manifeste distorsion avec les principes de la religion que l'on prétend servir. On remarque aussi une critique de l'utilisation que l'on fait de ce que l'on appelle le livre sacré, à travers le Coran. Une autre fable du même recueil va dans le même sens (« le précepte de Mahomet », fable LVII Le Bailly, p. 111-112) avec pour morale le caractère inacceptable d'appliquer à autrui ce que l'on s'épargne à soi-même : « ce monde est une table où mille conviés, sévères pour autrui, pour eux pleins d'indulgence, composent de la sorte avec leur conscience ; et tous les plats sont nettoyés ». L'abus de pouvoir et l'emprise de la colère sont des comportements préjudiciables au bon exercice du métier de ministre du culte : on les prête au vizir face au calife juste (fable XCIX « le calife », de Florian, p. 177-178), pour éviter de remettre en cause directement les pratiques des contemporains.

La critique de l'Eglise et des clercs s'inscrit dans une tradition ancienne. Elle se pratique d'une manière beaucoup plus directe dans les textes du XVII^e et se prolonge au XVIII^e siècle. Ainsi se glissent, ici et là, dans les dialogues, des remarques anti-papistes, comme chez Thomas

⁹⁶ G. Engelbert Gerrits, *Nouveau choix d'une centaine de fables, à la portée de la jeunesse*, Amsterdam : Portielje, 1834.

⁹⁷ La fable de Le Monnier intitulée « le dervis » (fable L, p. 90-98) met en scène un dervis « espèces de moines musulmans, qui se réunissent à peu près comme les religieux catholiques, pour se livrer ensemble à des exercices de piété », qui au nom du Coran « le livre où Mahomet a renfermé tous les préceptes de sa religion », extorque tous les biens d'une pauvre femme dont « on rit de la simplicité [d'être] assez bête pour se soumettre en toute humilité, aux lois d'un Alcoran, fabriqué dans la tête du fin dervis » (p. 97).

La Grue (1669, p. 200) : « Gardez-vous bien du devant des femmes, du derriere des mules, & de tous les costez des prestres⁹⁸ » ou bien chez Parival (1709, p. 17) : « Nous boirons encore une fois après grâces, pour gagner les Indulgences du Pape Boniface, comme l'on dit en proverbe »⁹⁹, ou bien encore : « Mettez vous la sans ceremonies, il les faut laisser aux prêtres, ils n'ont autre chose à faire ». (p. 71) Mais ce sont surtout les histoires ajoutées à la fin des dialogues et rassemblées sous le titre de *L'Ecole pour rire*¹⁰⁰ qui fourmillent d'anecdotes ridiculisant les moines et les prêtres, dénonçant entre autres leur gourmandise, comme en témoignent les titres suivants : « Un Festin de six moines défrocquez », « les jambons d'un curé dévorez par de jeunes rustres ». Peut-on y déceler une critique anti-catholique comme dans les contes et bons mots de Marin cités ci-dessous ? Ces critiques anti-cléricales relèvent aussi d'une tradition qui remonte au Moyen Age et font partie d'un fonds commun européen. De même, comment interpréter l'histoire du mari qui avant d'aller se confesser, bat sa femme pour se ressouvenir de ses péchés, car alors sa femme lui reproche tout le mal qu'il lui a fait et le mari a ainsi sa « liste » prête pour le curé ? Comme une critique de la pratique de la confession chez les catholiques ou bien comme une histoire s'inscrivant dans une tradition misogynie ?

La critique du comportement des clercs et des dévots se retrouve tout au long des XVIII^e et XIX^e siècles, dans les ouvrages de Marin comme en témoignent certains échanges dans les dialogues où l'on ironise sur le comportement des faux dévots¹⁰¹.

⁹⁸ Dans un ouvrage au même titre que celui de La Grue, mais attribué à un certain Robert Delamyvoye et datant de 1668, on trouve le même texte avec cette variante : « Gardez-vous bien de la compagnie des femmes, du derriere des mules, & de la douceur du vin ».

⁹⁹ Se trouve aussi chez N. Duez, s.d., p. 152.

¹⁰⁰ Le titre complet souligne l'intérêt de ces histoires pour la pratique de la langue : *L'Ecole pour rire* ou la manière d'apprendre le françois en riant, par le moien de certaines histoires choisies, plaisantes & recreatives, exemptes de toutes paroles & equivoques sales & des-honnêtes & mises dans un françois tres facile, & le plus usité dans la conversation.

¹⁰¹ « C'est un des plus habiles ministres, que nous aions. / - Il a de beaux talens. / - Il ne flatte point; sa morale est des plus sévères. / - Elle ne sauroit l'être trop, au siècle où nous sommes. / - Il est vrai, que le monde est bien trompeur. / - Il y a des hypocrites, qui jouent Dieu & les hommes. / - Je ne saurois souffrir les gens de ce caractère. / - J'ai un extrême mépris pour leurs grimaces. / - Elles en imposent à bien des gens. / - Je n'en serai jamais la dupe. / - Ni moi, je me méfie toujours de ces faux

On ridiculise le label du bon chrétien dans différents textes catalogués sous la rubrique « Contes et bons mots », qui sont dans la même veine que les histoires de *L'Ecole pour rire* incluses dans les *Dialogues* de Parival, mais avec un ton anti-papiste plus prononcé : la capacité de ruse des clercs et autres défenseurs de la papauté est mise en avant (Marin 1712, p. 333-339). Remarquons que ces anecdotes ne se retrouvent pas dans les manuels du XIX^e siècle destinés à un public scolaire et le fait qu'on les trouve dans Marin, laisserait supposer que ses ouvrages s'adressent aussi à des apprenants adultes.

Même si l'on critique parfois les clercs et leurs pratiques dans les manuels destinés aux écoliers, et en particulier ceux du XIX^e siècle, on ne remet pas en question les fondements chrétiens de la société et l'organisation sociale qui en découle. En revanche, on trouve dans les *Dialogues français et flamands* de Mauger, un ouvrage bien plus ancien, des propos audacieux interrogeant le bien fondé de la soumission de la femme à l'homme, qui trouve sa justification dans une interprétation de la Bible. Cet ouvrage, qui s'adresse à des (jeunes) adultes, offre un dialogue entre un gentilhomme et une demoiselle sur la question de savoir « lequel des deux sexes, de l'homme ou de la femme, est le plus noble ? »¹⁰². La demoiselle réfute systématiquement les arguments du gentilhomme qui argue de saint Paul (la femme doit obéir à son mari, la femme doit se taire à l'église), de l'Ancien Testament (les femmes des grands personnages les appellent leurs seigneurs), de la Genèse (l'homme a été créé le premier, Dieu l'a créé de ses mains, la femme a été formée d'une des côtes de l'homme) et le dialogue se termine par une interprétation féministe avant la lettre des textes sacrés et un plaidoyer pour l'éducation féminine :

Monsieur, toutes vos raisons ne sont pas capables de me convaincre. Je dis que la femme est aussi bien formée à

dévots. / - Il n'y a rien de si précieux que leur extérieur. / - Mais quand on leur lève le masque? / - On voit des monstres d'impiété, l'horreur des gens de bien. / - J'aime des manières ouvertes. / - La franchise est le propre d'un honnête homme. / - La religion & l'honnêteté ne sont point incompatibles. / - Vous avez raison, mais cette matière est un peu délicate » Marin, *Nouvelle méthode* ... 1712, p. 222-223.

¹⁰² Il est fort possible que Mauger dont les dialogues révèlent qu'il connaît la littérature et les débats d'idées contemporains, fasse écho dans ce dialogue aux débats sur l'éducation féminine tels qu'ils ont été exposés, entre autre, dans les ouvrages de Poullain de la Barre *De l'éducation des dames* (1674) et *De l'égalité des deux sexes* (1676).

l'image & semblance de Dieu que l'homme ; & que s'il y a des accidens qui les distinguent entre eux, qu'ils ne les distinguent pas à l'égard de Dieu. Je voudrois bien savoir si l'on les distingue entre les Ames des bienheureux dans le Ciel. Si les prêtres parlent tout haut dans l'Eglise, c'est seulement à cause que Saint Paul savoit bien, que les hommes ordinairement sont plus savans que les femmes, parce qu'ils les tiennent dans l'ignorance pour avoir toujours le dessus, mais si nous étudions, nous serions généralement plus savantes que les hommes, car sans rhétorique nous parlons plus qu'eux » (éd. 1744, p. 269).

Ce type de dialogue contraste singulièrement avec ceux qui mettent en scène jeunes filles et femmes, obéissantes, travailleuses, discrètes, modestes, occupées aux travaux domestiques, cuisine ou couture. Notons cependant que, dans *La nouvelle guirlande* de Z. Heyns, les jeunes filles sont tout à fait capables de réfléchir et de discuter sur les textes sacrés ou les prescriptions religieuses, mais il n'y a pas de remise en question analogue à celle présente dans le dialogue de Mauger cité ci-dessus.

La religion chrétienne est bien considérée comme le repère essentiel de l'homme et de la société occidentale dans laquelle vit celui à qui s'adressent les manuels considérés. Mais celle-ci est mise en perspective ; elle est l'objet d'explications et de comparaisons avec d'autres religions, ce qui montre la relativité des appartenances culturelles. Les habitants des Pays-Bas, confrontés depuis la Réforme, à un mode de coexistence très original pour l'Europe en sont particulièrement conscients. Le multiconfessionnalisme néerlandais n'est pas remis en question tout au long de la période, de Parival à Baudet. C'est ainsi que Parival (1709) présente un tableau des diverses confessions chrétiennes en Hollande dans plusieurs de ses dialogues¹⁰³. Son tableau assez exhaustif et qui n'est pas sans rappeler les informations données dans ses *Délices de la Hollande* englobe les luthériens (confession d'un certain nombre de ses élèves), les catholiques, les réformés (ou gomaristes), les arminiens ou remonstrans,

¹⁰³ Cf. le dialogue 11, « De l'Eglise et des religions » et de façon plus inattendue le dialogue 10, intitulé « Des habits » ; Parival donne également des informations plus éparpillées dans le dialogue 16 « Du séjour de Hollande & des changemens qui y sont arrivés depuis quelque tems »).

les anabaptistes, les braunistes (anglais) et les Juifs (portugais)¹⁰⁴. Ceci s'explique sans doute par le fait que nombre de ses étudiants sont allemands et luthériens et que Parival juge utile de leur donner cet aperçu. En même temps, ce tableau rend compte d'une certaine harmonie de la société multiconfessionnelle néerlandaise¹⁰⁵. Il est certes fait allusion, avec une certaine discrétion cependant, à certaines dissensions internes au sein de la confession réformée, entre arminiens ou remonstrans et réformés ou gomaristes, comme on le voit dans le dialogue 10. Ainsi l'un des interlocuteurs demande :

- Qui sont ceux que l'on appelle Arminiens ? je ne désire point de parler des controverses, mais du nombre des opinions.
- Les Arminiens se sont séparés d'avec les Reformez ou Gomaristes, en apparence pour le point de la predestination, & ont esté appelez Remonstrans (p. 54).

Et, dans le dialogue 16, on revient sur cette question en faisant allusion au synode de Dordrecht :

- Depuis que vous demeurez ici, il est arrivé de grans changemens n'est-ce pas ?
- De quels changemens parlez-vous ? en la police ? en l'Estat ? en la Religion ?
- La faction Arminienne étoit supprimée lon tems auparavant que j'arrivasse en Hollande par un parti plus fort & par une autorité plus puissante : le Synode de Dordrecht avait remis la Religion dans un sentier plus correct, & les Remonstrans étoient privez des charges & de la magistrature, mais je ne veux point parler de cette matière-là (p. 84-65).

Et il semblerait que Parival soit quelque peu critique par rapport au traitement réservé aux catholiques (le fait qu'il soit catholique lui-même pourrait l'expliquer) ; les catholiques ont en effet la liberté de conscience mais pas celle d'exercice, alors qu'ils ont combattu contre les Espagnols pour la liberté.

¹⁰⁴ Dialogue 10, p. 53-54.

¹⁰⁵ Un exemple grammatical semblerait même suggérer que changer de religion est chose admise : « Avant que de changer de religion, je me suis servi du conseil d'un grand Théologien » (1709, p. 130).

- [...] Il y a liberté de conscience & non d'exercice, pour les catholiques, dont le nombre est fort grand.
- Ceux qui suivent cette vieille doctrine, qui est chassée de tous les païs septentrionaux, sont-ils étrangers ?
- Non Monsieur, ils sont vrais Hollandois.
- N'ont-ils aucun exercice ?
- Non pas, si ce n'est fort secretement, & quand ils sont atrapés, ils paient une grosse amende, mais ils sont traités avec plus de moderation en une ville qu'en l'autre.
- N'ont-ils pas aidés à chasser les Espagnols aussi bien que les autres ?
- Oui bien, mais on ne s'en souvient plus, ni de la promesse que l'on fit alors (dialogue 10, p. 53).

En dépit de ces réserves, l'image qui se dégage de ces dialogues est celle d'un pays où se côtoient dans une relative harmonie une grande variété de confessions. Il faut donc préparer les étudiants à rencontrer une situation différente en France où les religions autres que la catholique n'ont pas droit de cité, comme on peut le lire dans le dialogue 21 qui prépare au « Voyage de France » :

- Le Tout-Puissant nous gardera, s'il lui plaît, de mourir dans les païs Catholiques, parce que l'on ne fasse pas enterrer les Luthériens ni dans les Eglises, ni dans les Cimetières.
- Ne parlons pas de mourir, nous sommes encore trop jeunes ; suivons nos destinées & nous disposons au voiage (p. 118).

Chez Mauger, à la même période, cette confrontation avec une confession différente, est présentée dans le cadre de la mondanité conformément à l'esprit du manuel ; ainsi au voyageur qui hésite à pénétrer dans le collège des jésuites, car il craint que l'on ne se moque de lui parce qu'il est protestant, le maître de langues qui l'accompagne affirme pour le rassurer : « Monsieur, les Jésuites sont fort civils » et il lui apprend comment s'adresser à un père jésuite (1700, dialogue 51, p. 125).

Cette réalité multiconfessionnelle propre aux Pays-Bas est aussi présente dans les manuels du XIX^e siècle qui donnent dans les textes proposés pour la lecture un aperçu des différentes confessions chrétiennes avec leurs particularités quant à la pratique du culte. Ainsi Cazelles (éd. 1854, p.141-144), dans les nouveaux dialogues sur Dieu

(13^e) et sur la religion (14^e), affirmant que la religion chrétienne est considérée comme « la meilleure de toutes les religions » (p. 144), présente les « communions principales qui sont au nombre de quatre : la Réformée, la Luthérienne, la Catholique et la Grecque », indique les « fondateurs de la réformation » (Zwingle, Calvin et Luther), et le sens de la communion Catholique « c'est-à-dire universelle, parce que cette église s'attribue l'universalité ». En contraste avec la « vraie religion », sont mentionnés l'islam et le judaïsme qui représentent l'altérité. Les Turcs suivent la religion de « leur faux prophète Mahomet » et Moïse est nommé comme fondateur de la religion judaïque¹⁰⁶.

A Vérenet on doit une information sur les Quakers : sous le titre « un conte » de ses *Causeries enfantines* (1869, p. 140-145), il raconte l'histoire d'un quaker¹⁰⁷, personnage très malin et en même temps garant de la justice et de l'ordre social. Les informations que Vérenet donne sur les pratiques religieuses, dans ses *Causeries enfantines* (p. 48), permettent d'accumuler savoir et vocabulaire : la fréquentation de l'église et les fêtes sont en effet différentes selon les confessions¹⁰⁸.

¹⁰⁶ La neutralité du propos de Cazelles sur Moïse contraste avec l'antisémitisme latent que l'on peut déceler ailleurs, chez Marin, par exemple (1712, p. 349) : la présence des Juifs dans la chrétienté y est ici et là mentionnée avec perfidie, l'image de la vente de Jésus par Judas leur étant associée : « tu es bien plus avare que tes ancêtres; ils n'ont vendu que trente deniers la propre personne de son maître », met-on dans la bouche du roi Alphonse d'Aragon s'adressant à « un chrétien d'origine juive » (p. 349).

¹⁰⁷ Verenet précise que le Quaker est un « nom anglais qui signifie trembleur, et qu'on donne à une secte religieuse chrétienne établie en Angleterre et surtout en Amérique », dont les fondateurs au XVII^e siècle sont Fox et Penn (Pennsylvanie) et les caractéristiques de leurs pratiques religieuses sont de n'avoir ni prêtres, ni baptême, ni cloches, ni églises.

¹⁰⁸ Le dimanche, on va à la grand messe et les protestants au temple..., comme on peut le lire sous la rubrique *Dimanche* (1869, p. 98-101) : « Quelquefois je fais mes devoirs le dimanche, ce qui est inconvenant, n'est-ce pas ? / - Faites les aux jours ouvrables, cela vaut mieux. [...] / - Avez-vous congé le jour des rois ? / - On a perdu cette habitude. / - Et pendant le carême ? / - Nous avons relâche le mardi gras et le mercredi des cendres. [...] / - Les dimanches on vous accompagne à l'église ? / - Oui, on commence l'année scolaire par la messe du St-Esprit. / - Et tous les dimanches on vous mène à la grand' messe ? / - Oui et les protestants vont au temple. / - N'avez-vous pas une petite chapelle au collège ? / - Oui, nous y allons quand il fait mauvais temps; mais les autres jours nous nous rendons à l'église de la paroisse ».

Conclusion

La place de la religion dans les manuels de notre corpus prend la forme du décor de la vie quotidienne de l'apprenant. La présence du religieux latent fait partie de l'apprentissage de la langue ; on le retrouve dans le lexique, dans les exemples de grammaire, dans les textes ; il concerne les formules, les rituels, les textes des prières. On y voit un vécu subi comme règle ou contrainte.

Dépassant le cadre de la forme pour toucher au fond, le religieux constitue un élément essentiel de la vie de l'individu et doit donc faire partie de la formation de l'apprenant. Celle-ci consiste à transmettre, par l'apprentissage de la langue étrangère, un message de vie. Elle inscrit l'individu dans un rapport relationnel au divin, au religieux. Le religieux est ici présenté comme touchant à l'essence du vécu. Les ouvrages du XIX^e siècle en donnent une image différente de celles que l'on trouve dans les manuels plus anciens. Dans ceux-ci la relation est caractérisée davantage par la crainte et la soumission, dans ceux-là, c'est plutôt l'affectif qui caractérise la relation à Dieu, une relation d'amour et de filiation.

Même si c'est dans une mesure restreinte, on trouve dans ces manuels une image de la réalité socio-religieuse néerlandaise. En apprenant la langue étrangère, langue de l'autre, on apprend quelle est la configuration religieuse de la société dans laquelle on vit ; la description des éléments religieux permet en effet de donner des informations sur l'histoire des confessions et de leur présence aux Pays-Bas¹⁰⁹. La réalité multiconfessionnelle qui est celle des Pays-Bas est présentée comme caractéristique de la relation des Néerlandais au religieux.

Dans ces manuels d'apprentissage de la langue française, le religieux et le social sont étroitement liés : on y offre, par le biais de la leçon de langue étrangère, un modèle de valeurs à suivre, grâce auquel l'apprenant pourra développer un comportement conforme à l'ordre

¹⁰⁹ Cf. P. Marin, *Nouvelle méthode* [...] 1712, p. 279 : « En quel tems la Foi a-t-elle été reçue en Hollande ? Wilbord venu d'Angleterre y a le premier prêché l'Evangile sur la fin du sixième siècle ».

social du monde dans lequel il vit et qui s'appuie sur une morale religieuse explicite.